

Hur Kyung-Ae

(Né en 1977, à Gwangju, Corée.)

Depuis l'enfance, elle utilise l'art et la couleur pour exprimer ses sentiments, et reçoit très tôt une reconnaissance de son talent.

Elle obtient plusieurs diplômes d'arts visuels en Corée, puis son attirance pour la culture et la langue française l'amène à poursuivre sa formation à Paris, où elle s'installe en janvier 2003.

Il n'y a pas de composition au sens strict du terme, ni de plan préalablement établi. L'artiste pose différentes couches de peinture acrylique sur une toile. Puis elle gratte ensuite avec un couteau - ou déchire parfois - la surface peinte au profit d'une autre production ; l'installation, la sculpture, etc. Ses réalisations ne sont pas vouées à une représentation quelconque des choses mais résultent plutôt d'un processus d'accumulation et de déchargement des matières.

Hur Kyung-Ae qualifie ses gestes appliqués sur les toiles (grattage, déchirement, découpage, collage) comme une destruction, ou plutôt une déconstruction. Celle-ci étant considérée par l'artiste comme une source créative favorisant le renouvellement de la vision picturale et la libération des matières qui peuvent ainsi se déployer sur un champ élargi. « Gâteau Si-lu », « Pensée délicieuse », « Boire la peinture », « Croquer la peinture »... autant de titres expressifs avec lesquels HUR Kyung-Ae nous entraîne dans son univers artistique haut en couleurs et riche en matières.

Elle dit s'être « éveillée » à ce procédé de construction et de reconstruction, à la fois méditatif et



agressif, qui attire aujourd'hui beaucoup d'attention sur son travail. En 2011, Kyung-Ae a sa première exposition personnelle à Paris. Depuis lors, elle est exposée régulièrement et participe à de nombreux salons en Europe et en Asie. Elle est rattachée à la jeune génération du mouvement Dansaekhwa et gagne de plus en plus de renommée internationale.

EXPOSITIONS COLLECTIVES ET PERSONNELLES

- 2022** Ailleurs est ici, Galerie Françoise Livenec, Paris, France
- 2022** Art Paris Fair, Galerie Françoise Livenec, Paris, France
- 2022** Réveiller le feu, Solo Show, Galerie Françoise Livenec, Paris, France
- 2021** Intérieur/Extérieur, Exposition collective, Galerie Françoise Livenec, Paris, France
- 2019** Fluorescence, Galerie Françoise Livenec, Paris, France
- 2018** Art Works Paris Seoul Gallery, Seoul, Korea
Galerie Berès, Paris, France
- 2016** KONG Art Space, Hong Kong Gallery
Art Works Paris Seoul Gallery, Seoul, Korea
- 2015** Gallery Art Works Paris Seoul, Seoul, Korea
- 2014** Gallery Kalman Maklary, Budapest, Hungary
Art Works Paris Seoul Gallery, Seoul, Korea
- 2013** Gallery Kalman Maklary, Budapest, Hungary
- 2012** Gallery Kalman Maklary, Budapest, Hungary
Gallery Light, Seoul, Korea
Korea Center Cultural, Paris, France
- 2011** Gallery Kalman Maklary, Budapest, Hungary
Gallery Rhema, Toulouse, France
Gallery Iconoclastes, Paris, France
- 2010** Kumho Gallery, Gwang-Ju, Corée du Sud
On/Off, New York, USA
Traces, Paris, France
Print, Bucharest, Romania
Print, Kwanhoon Gallery, Seoul, Korea
- 2002** Print, Bucharest, Romania
Print, Kwanhoon Gallery, Seoul, Korea
Print, Sung-Shin Gallery, Seoul, Korea
- 2001** Print, Association ARTEX, 15th Edition, Tokyo, Japon
Installation, Kung-Dong Gallery, Gwangju, Korea
Prints and Drawings, Namdo Gallery, Gwangju, Korea
- 1989** Prints and Oil Paintings, Yunbyun Gallery, Beijing, China
Yook-In, Moudeng Gallery, Gwangju, Korea
- 1998** Woodcuts and Silk Screens, Catholique Gallery, Gwangju, Korea
Yook-In, Moudeng Gallery, Gwangju, Korea
- 1997** Oil Paintings KBC Gallery, Gwangju, Korea

mercredi 1er juin 2022

FIGARO SCOPE

Le meilleur de la semaine culturelle

En haut de l'affiche

« Ailleurs est ici » chez Françoise Livinec

Quinze artistes venus d'ailleurs, réunis chez une Bretonne à fort tempérament. «Les Bretons sont de grands voyageurs. Les artistes d'ailleurs offrent par leurs œuvres une manière de voyager dans l'espace et dans le temps. La France est un pays de collectionneurs exceptionnels qui s'intéressent à l'esthétique venue d'autres horizons», dit Françoise Livinec, qui recrée cette terre d'accueil dans sa galerie. L'Argentin **Ricardo Cavallo** a quitté l'Argentine avant les Malouines pour faire les Beaux-Arts de Paris. Parti avant le diplôme « pour ne pas être tenté d'être prof » et se consacrer à la peinture: il vit en ermite dans le nord du Finistère.

Née en 1977, la Coréenne **Hur Kyung-Ae** a vécu le soulèvement de Gwangju en 1980 ; sa famille s'est cachée au moment de la répression qui s'en est suivie derrière des fenêtres obturées: enfant, elle s'est sauvée du noir et de la peur par la peinture éclatante. L'Africaine **Adjaratou Ouedraogo**, d'une fratrie de quatre enfants à Lomé, au Togo, a été kidnappée par son père à Ouagadougou au Burkina Faso, qui a dispersé les enfants auprès de trois autres mères: depuis, elle ne fait plus que peindre. Formée aux Arts déco à Strasbourg, l'Iranienne **Marjane Satrapi** a vécu une révolution, une guerre, a été SDF à Vienne, a failli mourir, a été rapatriée



Ricardo Cavallo, Dimicandum (Il faut combattre), 73 x 60 cm, 2022,
© Galerie Françoise Livinec

en urgence en Iran: Persepolis, son travail cathartique, est devenu un best-seller. La Russe **Marie Vassilieff** (1884 - 1957) incarne les avant-gardes russes de l'art moderne. Dès ses débuts, Françoise Livinec a voulu présenter des œuvres fortes, pas de petites œuvres des grands noms. Donc les femmes, les grandes oubliées de l'histoire de l'art. **Marie Vassilieff** est aussi dans l'exposition « Pionnières » au Musée du Luxembourg (jusqu'au 10 juillet)

Valérie Duponchelle

Têtes d'affiche

TÉLÉRAMA,
26/01/2022

1961

L'artiste Bang Hai Ja arrive à Paris.

1991

Sous la houlette de Lee Bae, 46 artistes regroupés en association, installent leur atelier dans une usine d'Issy (92).

2019

Le Centre culturel coréen déménage rue de La Boétie et s'agrandit.

2021

30^e anniversaire de Sonamou au Centre culturel coréen.

Une des « montagnes fluides » de Jang Kwang Bum.

Gros plan

SÉOUL-SUR-SEINE

Le centre culturel coréen expose les œuvres de plasticiens installés à Paris. À force de travail, ces artistes réussissent à imposer leur singularité.

« De l'énergie, de la puissance et du raffinement... »

Ainsi parle Françoise Livinec des artistes coréens qu'elle expose. Dans sa galerie de la rue de Penthièvre (8^e), les « Montagnes fluides » de Jang Kwang-Bum hypnotisent le visiteur. Tout près, au Centre culturel coréen, son installation *Reflét* est la pièce phare d'une exposition organisée par Sonamou, une association regroupant une cinquantaine d'artistes installés à Paris. Or peu de Parisiens savent que leur cité est depuis les années 70 la ville d'élection de plasticiens venus du Pays du matin calme. Une petite colonie s'était même fixée

de 1991 à 2002, dans une usine de tanks désaffectée à Issy-les-Moulineaux divisée en 46 ateliers. Beaucoup de ces artistes ont choisi la France par amour de la langue et des beaux-arts. « Ce sont de grands lecteurs, dont l'intérêt va de Gaston Bachelard à Guillaume Musso ! Jang Kwang-Bum, par exemple, a été marqué par La Psychanalyse du feu », ajoute Françoise Livinec. Hur Kyung-Ae, qui vit depuis dix-huit ans dans notre pays, avoue avoir été fascinée, enfant, par la beauté du français. Curieuse du large monde, après avoir étudié les beaux-arts en Corée, elle a rencontré une autre curiosité, celle des Français pour les artistes de cette péninsule résiliente, déterminée à exister, coincée entre la Chine et le Japon. « Ici, explique-t-elle, j'ai été exposée au bout de quatre mois. Ma motivation a payé aussi sur le long terme, car j'ai travaillé dur pour créer mon univers. » Reconnue internationalement, Hur Kyung-Ae a imposé sa touche : elle gratte la couche de ses toiles avec un couteau, jusqu'à les découper. Les Coréens se distinguent aussi par leur travail obsessionnel de la matière. « Les mains dans la glaise, la tête dans la méditation. Il y a une forme de transcendance par le travail. De cette tension entre les mains et la tête jaillit une voie pour chacun d'eux », analyse Françoise Livinec. Ainsi, Lee Bae, résident depuis 1990, représenté par la galerie Perrotin, peaufine inlassablement son trait au charbon de bois, auquel il apporte quelques variations au fil des ans.

Paris semble sourire aux peintres issus de cet Orient extrême. Bang Hai Ja, 84 ans, fait figure de pionnière. Elle se souvient encore de ce 25 mai 1961 où elle a découvert Paris, beau, tout vert, et de Pierre Courthion, critique d'art qui, tel un père, l'a adoubée dans le milieu de l'art parisien. Devenue à la fois coréenne et française, Bang Hai Ja a vu en 2018 ses créations abstraites choisies pour orner les vitraux de la chapelle Saint-Piat à Chartres...

L'exil, paradoxalement, réveillerait la singularité coréenne de ces artistes. Qu'importe, un peu à la marge, ils jouissent de la liberté de l'outsider. Car personne n'imaginait il y a peu que ce pays, cinq fois plus petit que la France, en vienne à faire triompher, humblement et sans esbroufe, sa culture à l'étranger. — **Jean-Jacques Le Gall**

| « Sonamou » | Jusqu'au 10 fév. | Centre culturel coréen, 20, rue La Boétie, 8^e | coree-culture.org | Entrée libre.
| « Montagnes fluides », de Jang Kwang-Bum | Jusqu'au 5 fév. | [Galerie Françoise-Livinec](http://GalerieFrancoiseLivinec.com), 24, rue de Penthièvre, 8^e | francoiselivinec.com | Entrée libre.



Jang Kwang-Bum, *Reffet J*, 2017,
acrylique sur toile et ponçage,
210 x 140 cm, détail.
COURTESY GALERIE FRANÇOISE LIVINEC



La Corée, des artistes de qualité pour un marché confidentiel

L'ouverture du bureau parisien de la galerie séoulite 313 Art Project et une nouvelle «carte blanche» au musée Guimet sont l'occasion de faire le point sur la création contemporaine au pays du Matin calme.

PAR VIRGINIE CHUIMER-LAYEN

La progression de 10% du chiffre d'affaires de la Korean International Art Faire (KIAF) pour sa dix huitième édition (voir gazette n°34, page 224) reflète-t-elle la réalité du marché coréen et sa place à l'échelle internationale ? Selon le rapport Artprice 2019 sur l'art contemporain le pays se situe au cinquième rang du classement asiatique des ventes, loin derrière Hong Kong, la Chine, le Japon et Taiwan. « Bien que d'une grande richesse, la Corée occupe une position mineure en regard de celle de la Chine, représentant 29 % du produit des ventes en 2018 », explique Guillaume Piens, directeur de la foire Art Paris Art Fair. En 2016 cet inlassable défricheur de scènes artistiques étrangères moins connues du grand public avait présenté un bel éventail de la production Coréenne au Grand Palais. « Dans les années 1990, c'était de loin le plus important marché d'art en Asie », rétorque Emmanuel Perrotin ayant ouvert la même année, à Séoul, sa seconde galerie asiatique. « Cependant, précise-il, il est difficile d'accès, ne s'improvise pas et dépend d'une situation politique et fiscale instable. » Un constat que nuance en partie la galeriste parisienne Maria Lund, soutenant dans son écurie cinq artistes coréens :

« La place de la Corée au sein du marché mondial est selon moi, croissante. Son économie forte, son nombre grandissant de fortunes et ses musées font que certains artistes bénéficient d'une attention nationale importante, favorable à leur exportation et à leur visibilité, ainsi que d'une reconnaissance internationale toujours plus grande. » En d'autres termes, un marché presque « négligeable » sur la balance mondiale, timide en regard de ses voisins, mais prometteur par, entre autres, la qualité de ses créateurs.

Esthétique du silence

Alors qui sont-ils ? « L'intérêt est toujours plus fort pour les artistes du mouvement abstrait monochrome Dansaekwha, représenté entre autres par Chung Chang-Sup, Ha Chong-Hyun, Cho Yong-ik, dont les travaux dans les années 1970 ont influencé plusieurs générations d'artistes comme Park Seo-Bo, mais aussi Lee Ulfan », poursuit, Guillaume Piens. À la KIAF, au moins dix galeries présentaient, chacune, des pièces de ces deux derniers. En 2014, nous avons organisé les premières expositions de Park Seo-Bo et Chung Chang-Sup, en France et à New York, ajoute Emmanuel Perrotin. Il nous paraît essentiel d'exposer en Corée en Asie, et plus largement à travers le monde.

ces figures majeures de l'art contemporain, dont les œuvres pétries de considérations spirituelles révèlent une forme de rituel cosmogonique conduisant à une harmonie sincère avec la nature. » El Maria Lund d'ajouter : « J'aime leur dimension méditative et spirituelle. Celles de Lee Jin Woo, constituées de strates, sont réalisées à l'aide d'un processus quasi méditatif, tout comme celles fragiles et délicates, de Choi Byung-So... Leurs travaux me font avancer dans ma quête de compréhension du sens et du non sens, dans ma recherche, sur le vide et le plein, ma quête de signification d'un quasi rien". Un hommage panagé par la galeriste **Françoise Livinec**, présente pour la troisième fois consécutive à la KIAF : « Ici, je me sens comme à la maison. au Huelgoat sur les pas du poète breton Victor Segalen. J'y retrouve une certaine rugosité et une austérité emblématiques de la Bretagne comme de la Corée. Et puis, certains de mes artistes, comme Loic Le Groumellec, partageant cette esthétique du silence et du temps, si sensible chez les Coréens que la galerie soutient... Cette plasticité de la discrétion, du temps et du silence nous la retrouvons aussi sur le st11nd de la galerie coréenne Palzo, à travers la série «Starfield» de Sim Myang, artiste décédée en



Min Jung-Yeon, *Quinze jours sans boire K17070*, 32 x 25,5 cm, détail encre de Chine et crayon de couleur sur papier 2014.

2019. Ses broderies sur papier Hanji expriment à travers des matériaux traditionnels une délicatesse empreinte de spiritualité et de sens profond. Mais cette scène ne saurait se résumer à ce seul aspect. « Il existe également une veine techno-futuriste utilisant les technologies et l'image numérique », ajoute Guillaume Piens, comme celle traitant du politique et de la frontière matérialisée par la zone démilitarisée entre les deux Corées, aimantant l'imaginaire de la jeune génération. »

Collectionneurs discrets et institutions influentes

Cette pluralité de visions jouant sur l'absence de narration, la division de la société, sur de nombreuses influences nourries par une histoire douloureuse, plaît aux collectionneurs nationaux et internationaux, même si, selon Choi Woong-Chul, directeur de la KIAF, les Coréens sont plus enclins à acheter des pièces majeures d'artistes internationaux. « Nos col-

lectionneurs sont surtout intelligents et très discrets », explique Bonaventure Kwak, directeur de la galerie 313 Art Project, à Séoul. « Leurs collections à la fois nationales et internationales ne sont pas un faire-valoir. » Ce qu'affirme Françoise Livinec : « Sensibles, cultivés, ils sont éloignés des effets de mode et présents sur le marché international depuis très longtemps. Certains même ont ouvert des musées. » Depuis les années 1990, l'ouverture de galeries, de fondations privées, d'écoles et de biennales d'art contemporain réputées, de résidences d'artistes mais aussi celle de musées tels que le Leeum Samsung Museum of Art en 2004, influent aussi sur l'essor de cette scène artistique. En témoigne encore le nouveau projet de Musée national d'art moderne et contemporain (MMCA) dirigé par Yun Bummo, qui accroît ses liens avec d'autres institutions à Séoul. Tout en renforçant ses différents sites à Gwacheon, Deoksugung, Séoul et Cheongju, à travers des missions différentes.

Paris à l'heure coréenne

Et à Paris, certains indices ne trompent pas. Le 22 octobre dernier, s'est ouvert le bureau parisien de la 313 Art Project, au deuxième étage d'un immeuble du 8^e arrondissement. « Pourquoi Paris ? D'une part, parce que le directeur de la galerie de Séoul est français, de parents coréens et vit ici, nous explique Julien Duboux, son directeur. D'autre part, parce que nous représentons plusieurs artistes hexagonaux en Corée : Daniel Buren, Xavier Veilhan, les frères Quistrebert... Cette antenne ouverte sur rendez-vous nous permet de nous rapprocher d'eux. D'un point de vue

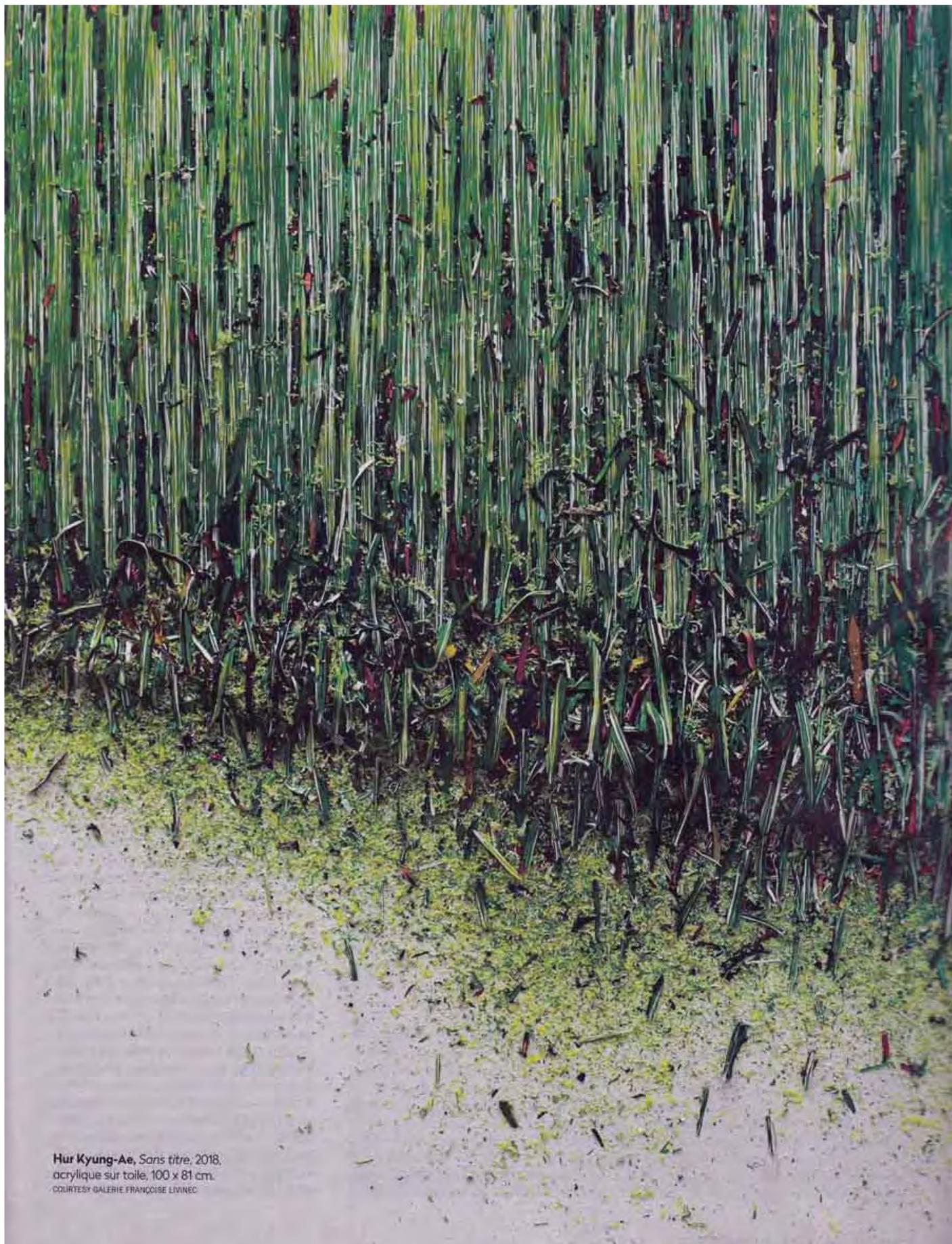
stratégique, on ressent un intérêt européen toujours plus grand pour l'art contemporain coréen. Avec sa position centrale au sein de l'Europe, Paris occupe une place de choix. Et beaucoup d'artistes y ont travaillé et vécu. D'y être présents est pour eux important. » Enfin, à côté de l'exposition « L'Asie maintenant », du Musée national des arts asiatiques - Guimet présentant notamment des peintures de Kim Chong-Hak, la nouvelle carte blanche contemporaine de l'institution est confiée à la Coréenne Min Jung-Yeon. L'installation immersive *Réconciliation* évoque en filigrane les problèmes de son pays. Dans la rotonde, elle démultiplie les points de vue d'un dessin monumental représentant, entre autres, des troncs de bouleau, à l'aide d'un jeu étudié de miroirs. Des artistes convoités à l'international en prise avec un marché freiné par l'hégémonie chinoise, voilà le paradoxe que nourrit la scène coréenne actuelle. Et si Emmanuel Perrotin déplore quelque peu le manque de visiteurs dans sa galerie séoulite en regard de ses autres espaces, Maria Lund reste positive : « Cet art est promu à un bel avenir car, indépendamment des questions d'argent et de marché, les artistes ont des choses à dire et les outils pour les exprimer. » ■

à voir

« Réconciliation »,
carte blanche à Min Jung-Yeon,
« L'Asie maintenant »
Musée national des arts asiatiques -
Guimet, 6, place d'Iéna, Paris XVI^e,
tél. : 01 56 52 53 00 - www.guimet.fr

jusqu'au 17 février 2020

313 Art Project,
10 avenue Franklin-Roosevelt, 75008 Paris,
tél. : 01 44 07 94 90
www.313artproject.com



Hur Kyung-Ae, *Sans titre*, 2018,
acrylique sur toile, 100 x 81 cm.
COURTESY GALERIE FRANÇOISE LIVINEC

LE BEAU BUG MAGAZINE

BY MILENA KODRATOFF / BASE ART, L'ARTISTE / 25 AVRIL 2016

LA PEINTURE MATIÈRE DE HUR KYUNG AE

Hur Kyung Ae travaille tant la matière dans ses toiles qu'elles pourraient s'apparenter à de véritables sculptures! Si cette jeune artiste installée en France a quitté sa Corée du Sud natale pour se "réveiller" a-t-elle coutume de dire, c'est bien nous qu'elle réveille avec sa peinture dont les couleurs explosent dans une énergie communicative.

Cette artiste dont la vocation n'a jamais été remise en cause ne peut se défaire de ses crayons de couleurs dès l'âge de 6 ans. Elle a donc fait tout naturellement son parcours universitaire en arts plastiques qu'elle débute en Corée du sud pour le terminer en France. Elle commence par un style figuratif, mais cherche son propre style. C'est alors qu'un jour elle prend une vieille toile sur laquelle elle ajoute une

autre épaisseur de peinture acrylique. Elle attend qu'elle sèche, patiemment, puis en ajoute une autre et ainsi de suite. Puis elle décide de tout détruire, en grattant, tirant, coupant les différentes couches pour revenir à la blancheur de la toile vierge. La poussière de peinture tombe à terre, elle a récupéré y voyant une poétique analogie avec le cycle de la vie, son style est né! Elle s'arme d'une nouvelle toile, puis recommence le processus, accumulant les couches, patientant entre chacune d'elles, rien n'est laissé au hasard car elle trace chaque couche de peinture et sa couleur, et enfin elle attaque la toile, armée de ses couteaux, scalpels qu'elle accumule au gré de ses voyages. Cette destruction donne une nouvelle dimension, la peinture devient sculpture, chaque couche joue avec l'autre pour un résultat explosif.



Yoon Jin Sup est un artiste, critique d'art et commissaire d'exposition coréen, à l'origine du terme «Dansaekhwa». Il est l'auteur de nombreux ouvrages de références et d'expositions internationales autour du mouvement monochrome.

I. La peinture de Hur Kyung Ae est un corps. Commençons par cette déclaration toute simple. Qu'est-ce que le corps? En coréen le corps s'appelle "Mom (몸)". Les expressions telles que 몸살이 난다 (Le corps tombe malade), 몸이 붓는다 (Le corps s'enflamme), 마음은 그렇지 않은데 몸이 앞서 간다 (L'acte/le corps précède le coeur) comportent le préfixe 몸 - (Mom -) qui sert à décrire une série de phénomènes corporelles. En termes biologiques, le corps est un organisme composé de différents organes et de la peau qui enveloppe le tout.

En se référant à cette image pour évoquer le travail de Hur Kyung Hwa, les différentes couches de peinture sous la surface de la toile sont les organes et la surface qui n'a pas encore été grattée correspond à la peau. Cette corporalité de la toile se retrouve également dans le Dansaekhwa coréen qui gagne de plus en plus de renommée internationale. J'avais écrit tout particulièrement sur le travail de Chung Sang Hwa le passage suivant, il s'agit d'un passage assez long mais il me semble pertinent pour évoquer le travail de Hur Kyung Ae.

"L'objectivité d'un objet, ce corps que nous appelons "toile" compose une seule module de chair et de sang, recouverte d'une peau craquelée par ci et par là. Ces peaux d'un bleu transparent, d'un noir profond ou d'un blanc avec un éclat sont autant d'analogies de la chair humaine. Souvent, nous constatons qu'une personne "a la peau particulièrement lisse". L'expression porte sur la texture de sa peau. Si nous regardons de plus près, même la peau la plus lisse à nos yeux sont, en réalité, composée d'innombrables fluctuations et de rides très fines. La peau n'est donc autre que l'ensemble de ces nombreuses irrégularités et de rides.

De même, les toiles de Chung Sang Hwa sont composées de reliefs et de rides. S'il y a une différence entre ses toiles et le corps humain, ce serait la différence dans leur composition; la chair pour le corps humain et de la peinture pour les toiles de Chung Sang Hwa. Cependant. Cependant, les deux se retrouvent sur le même plan linguistique, celui de la métaphore. Par exemple, s'il est possible de décrire les toiles comme "ressemblant à la peau d'un serpent", "aussi lisse que la peau d'un bébé", "d'un éclat de la peau noire", il s'agit alors d'expressions qui mettent en évidence la coportalité des toiles de Dansaekhwa de l'artiste. - *Le langage du silence, sur Chung Sang Hwa, 100 artistes contemporains coréens, Samunnangeok, 2009* -

Malgré la différence d'âge considérable entre les deux artistes coréens dont l'une a 40 ans et l'autre a 80 ans, il est surprenant de voir autant d'affinité dans leur manière de traiter le corps. Ce lien viendrait peut-être de l'ADN ethnique ou culturel partagé par les deux artistes ayant baigné dans la même culture issue d'une longue histoire.

Mais en même temps, il existe aussi une abîme qui sépare les deux. Il s'agit, peut-être, de la différence radicale dans le style, la monochromie d'une part (Chung Sang Hwa) et la polychromie de l'autre (Hur Kyung Ae), mais du point de vue plus large de Zhouyi (周易), les extrêmes convergent, et dès lors, il n'est plus étonnant de retrouver le même ADN culturel dans le travail de l'un et de l'autre.

SCARIFICATIONS, SILLAGES

Qu'est-ce que la peinture ? Un corps, une peau. De cette observation simple, mais étonnante dans ses prolongements possibles, Kyung Ae Hur en a tiré une esthétique de la surface et de la matière. Bien plus profondément que ne l'avait imaginé le groupe Supports Surfaces, la déconstruction est au centre de son travail, et rien dans cette entreprise de sape ne sera épargné. La toile, elle la peint avec force matière, et couleurs vives, puis elle la taille en pièces, elle la gratte, elle la scarifie, ou elle la découpe en lanière fines verticales, rendant tout sujet illisible, ou encore elle la réduit en fines parcelles de peinture détachées du support qui sont comme les restes d'un gigantesque raclage de la surface. Quelquefois des lambeaux pendent et s'enroulent comme des langues de vieille tapisserie. D'autres fois on a l'impression de retourner à la poussière, comme une fin du monde. Avec Kyung Ae Hur la peinture s'est vraiment mise à déchanter.

C'est d'abord une vision sadienne du tableau, que les ongles ont griffé, que la lame du cutter a tranché, que d'invisibles Parques ont détissé... Au-delà de l'art informel, du tachisme, cette mise en parcelles et copeaux de la surface est un adieu déchirant à la peinture occidentale, celle qu'on voit dans les musées et les foires, et qu'on enseigne aussi dans les universités coréennes, dans le département de peinture occidentale. A toute cette histoire de la peinture, l'artiste veut dire adieu, un adieu qui a goût d'apocalypse.

C'est de cette démolition calculée de la peinture qu'elle a fait son œuvre, dans l'art contemporain, recueillant cette précieuse sciure, ces reliquats d'une chapelure chromatique, comme si l'on devait voir désormais l'image autrement : dans ses composants nus, insupportables, car elle sait que l'ancien tableau est un coup monté, dans ses ingrédients multiples et hétérogènes, criant, crissant, grinçant, ou alors quantitativement, en tas plus ou moins conséquents de déchets bigarrés. Ainsi s'expliquent ses dispositifs pour recueillir les traces de cette poudre aux yeux : de petites étagères, comme au bas de nos anciens tableaux noirs, recueillaient la précieuse poussière, transformant en sable chamarré ce bel édifice. D'autres fois, c'est la toile même qu'elle détisse, défaisant l'ouvrage, telle Pénélope, rembobinant la pelote chromatique.

Cette peau de la toile qu'elle agresse allègrement ne cherche jamais la figure, mais la matière. La matière chromatique est pour elle, sous des dehors impulsifs, l'objet d'une profonde méditation. Peinture abstraite et presque phénoménologique, se limitant aux éléments qui rendent la peinture possible : pellicule plus ou moins épaisse, châssis, toile tissée, couleur. Cette peinture abstractisée, Kyung Ae Hur l'approfondit, elle la fouille, elle la scarifie, avec force fantaisie qui va de la pelade à la fantasmagorie. Loin d'être dans la nostalgie de l'ancienne peinture, après qu'elle ait taillé et entaillé la toile, elle en fait des gerbes, toupets ou lanières, des chevelures pendant de tréteaux artistiquement dressés les transforment en cascades, des fouets, de nouveaux fils giclant dans l'espace comme ceux de l'araignée... Elle veut manger ainsi nos regards piégés par ces filets défilés que l'artiste arachnéenne veut tisser autrement. Elle nous fait déglutir savamment les vues que nous pouvions avoir sur la peinture, sur l'ancienne peinture alimentaire, pour les broyer et les digérer autrement.

A y regarder de plus près, sa peinture n'est pas qu'un cataclysme de matière : elle est composée avec beaucoup d'économie, elle est tendre et fragile, sérielle et ordonnée mais parfois féérique. Kyung Ae Hur a le sens de la fête, dans la gerbe chromatique qu'elle impose au regard, où dominent les rouges et les verts fluo. Elle se nourrit aussi du spectre des couleurs coréennes qu'on lit sur les temples, la symbolique des couleurs qui nous font vibrer, tel un mandala écartelé, avec le grand monde. Elle transforme ainsi sa peinture en un véritable festin. Ce sont des gâteaux qu'elle fabrique avec la mouture plus ou moins fine de ses toiles battues. Une cuillère nous donne à goûter cette impossible pitance, à remuer ce sulfureux cocktail. Elle recueille comme un moût précieux, dans des verres à pied pompeux, les restes de l'ancienne peinturlure : elle les transforme en un breuvage délicieux et futile qu'elle met dans des coupes pour que nous trinquions à la fin de l'art même, dans un grand démasqué de la peinture-peinture, qui prend toutes les couleurs du carnaval dans sa cartographie intime.

Bonne route, Kyung Ae Hur, avec cet enivrant festin de Pierre, qui pour une fois, dans les couleurs donjuanesques pour notre oeil rassemblées, se termine bien : dans une danse d'un art gai, ludique, impétueux, explosif, sérieux et régénéré.

Featuring bright colours, yet poetically reserved in their tone, Hur Kyung-Ae's unmistakable artworks stretch the usual boundaries between painting and sculpture.

Each of her works resonates with the joy of life. Her paintings feature an array of colours in a sensual and expressive complexity, yet they are made to align to a systematic order. The multicoloured layers of paint often emerge from the ground, or more precisely, from under the colour that covers the multiple coats of paint, revealing a small portion here and there, thus generating colourful and flickering surfaces that are nevertheless imbued with a meditative atmosphere.

These objects attest to the process of their creation, the joy of making them: they are the products of the human hand forming them and allowing them to take shape in the creative process, without preliminary planning. Construction and deconstruction are the characteristic phases in this process: scraping off and cutting into the carefully built up coats of paint, the artist enjoys the unexpected results. It is an activity full of excitement, yielding surprises. The artworks reveal wonderment at the world, and a sense of joy arising in its wake.

When a work has been completed, most artists set about removing any unwanted drips and smears of paint, and waste. Hur Kyung-Ae, however, has chosen a completely different path: she collects the fallen dust of paint and the dry strips of the layers that she has scraped off, and reuses them: she re-pastes them onto the surface of the painting. By doing so, she connects to the train of thought that she has read in Didi-Huberman's "Genius of Non-place": the artist inhabits a place, i.e., in her case, the canvas and the world comprised of the layers coating the canvas, which she gradually deconstructs and abolishes. The work, however, preserves all the traces of abolishment and transformation. The artist points to this fact by re-introducing the fallen layers of paint. She addresses the process of creation, which is an experience in itself, seeking to impart her experience to the viewers so that they can also live through the process of joyful creation in their minds.

Such an immersion into the creative process, such a “consuming” of the paintings, is similar to the joy provided by eating colourful cakes. Crumbs and morsels keep falling while you are immersed in the delight of eating them.

On special occasions, such as someone’s first and sixtieth birthdays, wedding or other joyous events, people in Korea make, display and consume similarly colourful cakes. The rice cake called siluddeok appears in the colours of the rainbow on such occasions: this mujigae-ddeok, or rainbow rice cake, as it is called, resembles the layers of paint that the artist applies to her canvases. The ground colour of the rice cake is white, to which colourful layers of various flavours are added.

Prepared in a large earthenware steamer, this kind of rice cake is made of powdered rice flour, layered in a similar way by adding various flavours: sweet red bean, red-orange Asian persimmon, fruits, nuts and seeds, and other plants yielding colour.

As Hur Kyung-Ae herself has said, her works are similar to these famous Korean rice cakes: during the process of making the paintings, she eats up, as it were, the colourful layers. She has also made such cake forms out of the fallen dust of paint, making reference to such an elemental connection to the joy of eating. The aesthetics of juxtaposed bright colours and monochromatic surfaces has reached a high level of development in Korea. This unique, atmospheric world, achieved with the playful juxtaposition of monochromatic and multicoloured surfaces, appeared especially during the Joseon period, on 15-19th century textiles, in secular and Buddhist architectural painting, in folk paper art, and on folding screens made for special occasions.

Hur Kyung-Ae generates a similar atmosphere in her artworks, kindling the senses of the viewers.

Dr. Beatrix Mecsi, PhD
Art Historian
Institute of Far Eastern Studies,
ELTE - Eotvos Lorand University, Budapest